

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François VAUDOU

Impression de guerre sur le front des Alpes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 73-75

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

IMPRESSIONS DE GUERRE

sur le front des Alpes

Nous étions trois. Le chemin était très raide et la neige glacée. La nuit tombait et les étoiles s'allumaient dans le ciel assombri, entre les cimes des sapins. Nous marchions depuis quatre heures de l'après-midi. Epuisés par notre chargement, nous nous arrêtons toutes les cinq minutes ou tombions après avoir glissé sur la glace. Et pour se relever, il fallait se mettre sur le dos, puis se retourner sur le ventre et avec l'aide des genoux se redresser lentement, difficilement. Chacun de nous portait : le sac alpin avec tout l'équipement pour vivre plusieurs jours à 3000 mètres, des vivres pour trois jours, 90 cartouches, le fusil, un poste radio de 20 kilos, et les skis parce que le chemin était trop raide, trop glacé, trop tortueux pour monter avec les peaux de phoques. Le tout pesait environ 50 kilos.

Depuis quatre jours c'était la troisième nuit que nous passions dehors, sans dormir. D'une station de ski où nous vivions des jours délicieux, nous avons été transportés en hâte dans cette vallée désertique de la Maurienne, et les deux dernières nuits avaient été employées à essayer du nouveau matériel. Le jour précédent j'avais été désigné avec deux camarades pour occuper un observatoire sur une pointe neigeuse à 3000 mètres. Car le lendemain à l'aube l'attaque de notre demi-brigade de chasseurs alpins devait se déclencher contre les positions allemandes du Mont-Cenis. Plusieurs batteries d'artillerie de l'Armée d'Afrique étaient en position dans la vallée et devaient nous appuyer. Les soldats de l'armée Delattre de Tassigny que nous avons rencontrés au début de la montée étaient très étonnés de nous voir marcher avec un tel chargement, car eux ne se déplaçaient jamais que dans des Jeeps ; ils pensaient que toute la campagne de France et d'Alsace était moins dure qu'une semaine de guerre en montagne. Il est vrai que nous étions chargés à la limite des forces humaines. Deux mois après, je ressentais encore les effets de cet effort extraordinaire.

Mais il fallait arriver. Le colonel comptait absolument sur nous. C'était la guerre. La première fois dans ma vie où je n'avais, où je ne devais avoir plus rien à ménager de mon corps et de ma volonté. Bien sûr, je connaissais le feu, j'avais vécu de longs mois sous des bombardements intermittents. Mais cette fois, il fallait agir, il fallait forcer la décision, il fallait se donner entièrement pour vaincre.

Dix heures du soir. Nous tombons sans pouvoir nous relever. Matériellement je ne puis plus faire un pas avec une telle charge. Et déjà le froid m'engourdit ; comme il est doux d'être étendu, la bouche sur la neige, de rester là, tranquille...

Mais finalement nous nous secouons et, laissant nos sacs sur place, allons chercher du secours. A moitié chemin entre la vallée et le sommet, il doit y avoir un poste de relais dont nous ne devons pas être éloignés. Nous le trouvons avec quelque peine. On vient nous aider, on nous porte nos sacs et, vers minuit, nous arrivons devant un tout petit chalet de pierres sèches enfoui sous la neige. A l'intérieur, nous voyons une seule chose : un grand feu qui réjouit l'âme. Tout autour, des formes indistinctes, soldats dormant à même la terre, enroulés dans leur couverture.

Avec quelle joie nous nous restaurons ! Grâce à nos vivres américains nous nous faisons du chocolat et du café bouillants, nous mangeons biscuits, beurre, confiture. La misérable habitation où nous sommes nous semble un palais, parce que nous sommes assis et parce qu'il fait chaud.

Deux heures sont ainsi vite écoulées et nous devons repartir. Mais notre groupe comprend maintenant une dizaine d'hommes, aussi notre charge s'allège-t-elle considérablement.

Néanmoins la marche est difficile et fatigante. Nous sommes toujours à pied, car notre route emprunte tantôt le rocher, tantôt des pentes très raides. La neige d'abord glacée devient, à mesure que nous nous élevons, légère et pulvérulente, car le froid est intense. Là-haut, la crête se profile sur le ciel clair où la lune pâlit. Derrière la crête c'est la zone ennemie, c'est l'inconnu. Nous marchons dans le plus grand silence : le son porte sur ces

étendues et les patrouilles allemandes peuvent nous surprendre à tout moment.

Au cours de la même nuit, nous le saurons plus tard, un de nos postes a été attaqué et détruit par un groupe de skieurs ennemis : ils ont lancé deux grenades et ont disparu à toute vitesse.

Enfin nous arrivons au sommet à 5 heures et demie. Un vent violent nous accueille qui ne cessera pas de toute la journée. Pas moyen de nous abriter de l'autre côté de la crête, évidemment. Nous restons exposés aux rafales qui soulèvent des nuages de neige poudreuse. La meilleure chose à faire est de nous coucher à plat ventre : nous nous confondons ainsi avec la neige, car nous sommes revêtus d'un énorme « anorak » blanc, presque une robe de moine. Il fait 30 degrés de froid, le vent nous frappe violemment et nous cachons notre visage dans nos bras. Cependant, je me surprends à m'endormir, tellement je suis harassé. Mon corps est une pauvre chose qui a mal partout, une branche sèche et racornie où il me semble que le sang ne reviendra plus.

Et tout à coup, l'espace retentit longuement des premières salves de la préparation d'artillerie. Dans la vallée, si loin, si bas, nous voyons les éclairs de quarante canons qui tirent sans arrêt.

L'écho des détonations se répercute de rocher en rocher, de glacier en glacier. Il n'y a plus qu'un grand bruit puissant, comme des orgues dans une cathédrale. Les obus labourent littéralement les champs de neige et font de grands trous noirs. Devant nous, un sommet fume comme un volcan, ses rochers volent en éclats. Camarades, combattants de tous les pays, qui de vous n'a senti l'émotion profonde et exaltante qui saisit le cœur un matin d'attaque ? Que promet le roulement grandissant de la canonnade ? Que sera la journée ? Personne ne pourrait le dire. Il semble qu'alors le destin soit dans la voix des canons.

Déjà une première de nos sections avait pénétré dans un blockhaus ennemi à notre gauche, et nous voyions nos vieux adversaires les chasseurs alpins bavarois qui tentaient de s'échapper en se laissant rouler sur les pentes de neige ! C'était le début des succès qui allaient nous ouvrir la route d'Italie.

François VAUDOU